

Martine Roberge, *De la rumeur à la légende urbaine*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2009, 150 pages.

Recenseur : *Philippe Aldrin*
Université de Nice, France

Vingt années après sa première publication sous le titre *La rumeur* (Roberge 1989), les Presses de l'Université Laval ont réédité en 2009 le mémoire de maîtrise en ethnologie de Martine Roberge consacré à ce phénomène social. Dans cette version remaniée, l'ethnologue entend explorer davantage les relations du phénomène avec celui, toujours en vogue, des légendes dites urbaines. Ce projet, qu'il soit envisagé sous son aspect éditorial ou dans sa dimension plus strictement scientifique, mérite à plusieurs titres qu'on s'y arrête. D'abord, parce qu'il offre l'occasion d'interroger l'aptitude d'un travail universitaire à confronter l'épreuve du temps. En effet, entre les deux éditions, le champ de connaissance où l'ouvrage prend cadre a connu des évolutions notables; d'une part, parce que le phénomène étudié a subi – avec l'essor de l'Internet mais aussi avec l'accélération et l'internationalisation des systèmes d'information – des transformations à la fois dans ses thèmes narratifs et dans ses modalités de diffusion; d'autre part, parce que les publications scientifiques, particulièrement nombreuses sur la problématique des rumeurs et des légendes urbaines, ont produit, sinon une révolution théorique, pour le moins un renouvellement paradigmatique. Dans le mouvement nécessairement rétrospectif d'un tel projet, quelle place l'auteure accorde-t-elle donc aux changements qui ont affecté et le phénomène étudié et l'appareillage intellectuel pour l'appréhender? Ce projet mérite ensuite qu'on s'y arrête parce qu'il peut livrer des éléments pour comprendre la spécificité de l'approche ethnologique concernant l'analyse des imaginaires urbains contemporains. Car si l'étude *ethnologique* des croyances et plus largement du folklore des sociétés modernes passe classiquement par la recherche des invariants anthropologiques à l'œuvre dans la structure narrative de ces fragments de culture que sont les rumeurs et légendes urbaines, elle suppose tout aussi classiquement une enquête destinée à éclairer empiriquement les conditionnalités culturelles, sociales et les pratiques qui président à l'échange de ce type de récits (Gluckman 1963, 1968; Bonhomme 2009). Que nous apporte donc le regard ethnologique de M. Roberge pour élucider le sens de ce geste social qui consiste à colporter une nouvelle non vérifiée ou raconter une historiette effrayante?

Dès l'introduction, l'auteure donne pour principaux objectifs à son propos de « distinguer la rumeur de la légende urbaine » et de « réhabiliter son véritable usage [celui de la rumeur] en déterminant ses fonctions narratives et sociales » (p. 1). Pour ce faire, elle consacre le premier des trois chapitres de ce livre plutôt court (103 pages, hors bibliographie et annexes) à définir la rumeur. Elle s'attelle à cette tâche en comparant la rumeur à d'autres « genres » approchants tels que le conte, le mythe, la légende traditionnelle ou contemporaine. L'auteure évacue rapidement la question de la véracité

comme principe définitoire distinctif de la rumeur (p. 7) et entreprend d'isoler les invariants propres au phénomène à partir « de sa nature (ou forme), de son fonctionnement et de sa fonction sociale ». Colportage d'informations non vérifiées, la rumeur s'apparente dans sa forme au commérage ou au ragot mais porte sur des faits socialement importants, alors que commérage et ragot portent exclusivement sur des personnes (p. 11). Comme le mythe, la rumeur se construit autour d'archétypes et de thèmes universels mais « le mythe s'adapte peu; il résiste aux manipulations de la modernité » (p. 13). Dans ce jeu de mise en regard de genres narratifs voisins, il ressort également que la rumeur, volontiers anecdotique, ne possède pas toujours la visée morale ou édifiante de l'*exemplum* ou du conte. L'auteure resserre donc son analyse sur le couple rumeur-légende. Récit de l'oralité, la rumeur est instable, éphémère, inscrite dans l'actualité immédiate quand le récit de la légende apparaît solidifié, durable et racontant une histoire du passé. Un tableau comparatif (p. 20) résume les oppositions entre les deux genres mais l'auteure conclut, à la suite de J.-B. Renard (2006), à la « transgénéricité », autrement dit à la propension d'un récit à glisser d'un genre à l'autre selon les moments et les énonciateurs. Finalement, la rumeur se distinguerait surtout par son « fonctionnement » – c'est-à-dire son mode de transmission (« horizontal », entre membres d'un groupe de sociabilité) et ses effets (« cohésifs » pour le groupe où elle s'échange) – et par sa « fonction sociale » (désigner une menace pour le groupe). « L'hypothèse soutenue ici, écrit M. Roberge au terme de ce premier chapitre, est que les rumeurs sont un instrument permettant aux individus d'objectiver leurs angoisses face à l'inconnu. Pour les groupes, la rumeur fixe les peurs et en en déterminant la cause, les coupables assumant dès lors la fonction de bouc émissaire » (p. 35). Et c'est à la validation de cette hypothèse que sont consacrés les deux derniers chapitres de l'ouvrage.

Dans le deuxième chapitre (« Répertoire des rumeurs et des légendes urbaines »), M. Roberge présente les dix-sept « lieux de la peur » (automobile, alimentation, maniaques, etc.) servant de thèmes aux rumeurs qu'elle a recueillies par enquête en 1986¹ et entreprend de les comparer aux dix thèmes de légendes urbaines (maniaques, insectes, alimentation, etc.) recueillies en 2005, principalement sur Internet pour une série télévisée². Destiné à mettre à l'épreuve son classement thématique de 1986, l'exercice comparatif est jugé probant puisque « sept thèmes sont semblables d'un corpus à l'autre et les trois qui semblent différents se regroupent autour de thématiques plus générales » (p. 63). Citant M.-L. Rouquette, la récurrence et la permanence des thématiques lui permettent de voir dans la rumeur la « présence d'une forme culturelle stable qui plonge ses racines dans la mémoire collective » (Rouquette 1994:64). L'auteure propose alors sa propre classification, selon la tradition taxinomique initiée par les folkloristes A. Aarne et S. Thompson. Partant du constat que « le discours de la rumeur est essentiellement un outil du désir qui, entre tous les objets qui s'offrent à lui, doit effectuer des choix » (p. 66), elle repère ainsi sept catégories de rumeurs : d'identi-

fication ou nominatives; médiatrices; polémiques; ludiques; d'interprétation; dramatiques ou performantielles et, enfin, oniriques. Grâce à cette catégorisation, l'auteure prétend pouvoir « systématiser le vaste univers mental de la rumeur » en montrant que cette dernière met toujours aux prises l'« ici » et l'« ailleurs », le « monde domestique » et le « monde sauvage », le « sécurisant » et le « menaçant ».

Du coup, on peut logiquement être surpris par le contenu du dernier chapitre (« analyser et interpréter les rumeurs et les légendes urbaines »). Au moins pour deux raisons. D'abord, parce que M. Roberge y réduit brutalement et drastiquement le spectre thématique qu'elle vient de proposer: Tous les récits étudiés, dit-elle, « se répartissent selon deux grands axes : celui de la sexualité et celui de l'alimentation, soit les besoins fondamentaux qui constituent deux pôles où se regroupent les peurs » (p. 73). Ensuite, parce qu'elle se lance alors dans une traque du « sens caché » de la rumeur en opposant une vision archétypale, dramatisée de la société moderne (« La ville, lieu par excellence de l'individualisme et du mutisme institutionnalisés ») à une vision tout aussi archétypale de la société traditionnelle : « Dans un contexte technologique, dans un monde de vitesse et de stress, il n'est pas étonnant que les peurs concernent toujours des préoccupations quotidiennes et des besoins des individus et des groupes » (p. 97). Le long détour par la linguistique et la psychanalyse qui s'ensuit (p. 84 à 96) conduit l'auteure dans une exégèse sémantique des récits de rumeurs, au détriment d'une analyse approfondie des contextes urbains ou d'une observation *in situ* des conditions d'interactions et de l'intentionnalité immédiate de l'échange de rumeurs. À partir de sa subjectivité propre, l'auteure sonde l'inconscient (exclusivement sur le versant de la peur) des masses citadines sans entrevoir ni le sociocentrisme ni l'écrasement des expériences et des représentations de la réalité contemporaine inhérents à une telle démarche. À ce compte-là, la rumeur peut lui apparaître comme « un discours poétique et magique » dont la fonction sociale est « indéniable » : « la rumeur-légende est un outil de contrôle social » car « l'homme, si puissant soit-il, ne maîtrise en réalité que bien peu son environnement, mais, par l'activité langagière, il se donne l'illusion de tout contrôler, même ce qui le fait trembler » (p. 96).

Au bout du compte, l'ouvrage de M. Roberge peut se lire comme une sémiologie des récits désormais classiques des rumeurs et légendes urbaines, récits qu'elle livre et qu'on lit avec une délectation maligne tout au long du livre. L'ensemble reste très fidèle à la première édition; tout d'abord parce que la question des effets d'Internet n'est pas vraiment analysée, pas plus d'ailleurs que celle de la globalisation ou de l'instantanéité de l'information; ensuite par l'approche générale développée par l'auteure, qui continue de défendre une vision anémique du phénomène, le réduisant au symptôme collectif des angoisses sociétales modernes. Si elle cite des auteurs comme M.-L. Rouquette (1990, 1994) ou P. Froissart (2002), elle ne partage pas, loin s'en faut, leur volonté de sortir l'analyse du phénomène de l'ornière psychopathologique. De manière étonnante, elle va d'ailleurs jusqu'à délaïsser les principaux ensei-

gnements de ce qu'elle appelle sa première enquête de terrain pour mieux camper sur le seul registre de la peur. À rebours de sa démonstration générale, elle conclut à partir des réponses de ses enquêtés de 1986 : « Il ne semble pas y avoir de corrélation directe entre la retransmission et le degré de croyance puisqu'il y a autant, sinon plus d'occurrences où la rumeur a été transmise sans que l'informateur y croit [sic]. La retransmission est donc surtout provoquée par un besoin ludique, par un besoin purement phatique (sans but précis) de remplir les vides, rarement par conviction » (p. 40). La peur ne serait donc pas la seule matrice et motrice sociale de la rumeur. Et l'on en vient à regretter que M. Roberge n'ait pas davantage exploré dans son matériau d'enquête l'existence de plusieurs régimes de croyance à ces récits imaginaires, à la façon de P. Veyne (1983), J. Pouillon (1979) ou G. Lenclud (1996).

Notes

- 1 On peut s'étonner que ce que l'auteure désigne comme sa « démarche de terrain » ait consisté à réaliser un questionnaire ouvert auprès de vingt-huit personnes comptant parmi ses proches ou des amis d'amis. Voir p. 38, et p. 105 (note 1, annexe A).
- 2 Il s'agit d'une série de dix émissions intitulée « Les légendes urbaines » (produite par Point Virgule Communication) pour laquelle l'auteure a officié en qualité de conseillère scientifique. Rien n'est dit de la méthodologie de cueillette et de classement des dites légendes.

Références

- Bonhomme, Julien
2009 Les voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine. Paris : Seuil, coll. La librairie du XXI^e siècle.
- Froissart, Pascal
2002 La rumeur : histoires et fantasmes. Paris : Éditions Belin.
- Gluckman, Max
1963 Gossip and Scandal. *Current Anthropology* 3(4):307-316.
1968 Psychological, Sociological and Anthropological Explanations of Witchcraft and Gossip: A Clarification. *Man* 3(1):20-34.
- Lenclud, Gérard
1996 La mesure de l'excès. Remarque sur l'idée même de surinterprétation. *Enquête* 3:11-30.
- Pouillon, Jean
1979 Remarques sur le verbe « croire ». *Dans* La fonction symbolique. Essai d'anthropologie. Michel Izard et Pierre Smith, dirs. Pp. 43-51. Paris : Gallimard.
- Renard, Jean-Bruno
2006 Rumeurs et légendes urbaines. Paris : Presses universitaires de France.
- Roberge, Martine
1989 De la rumeur à la légende urbaine. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.
- Rouquette, Michel-Louis
1975 Les rumeurs. Paris : Presses universitaires de France.
1990 Syndromes de la rumeur. *Communications : rumeurs et légendes contemporaines* 52:119-123.
1994 Chaînes magiques. Les maillons de l'appartenance. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.

Veyne, Paul

1983 Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Paris : Éditions du Seuil.

Debra L. Klein, *Yorùbá Bàtá Goes Global: Artists, Culture Brokers, and Fans*, Chicago: University of Chicago Press, 2007, 220 pages.

Reviewer: *Lesley N. Braun*
Université de Montréal

Debra Klein's ethnography *Yorùbá Bàtá Goes Global* chronicles the emergence of a "Yoruba cultural movement," a culture industry centered on bata, a drumming and dancing masquerade tradition. At its core, Yoruba bata is about collaboration and innovation. Once influenced by Islam, bata is now shaped by the collaborations among local drummers, the Nigerian state, as well as foreign and local "cultural brokers." The author focuses on Lamidi Ayankunle, a well respected master bata drummer with whom she lived, to illustrate how Yoruba culture is locally managed. Drawing from several accounts of the European presence in the southwestern Nigerian town of Erin-Osun, Klein reveals that, despite foreigners' hopeful vision for Africa, collaborations between foreign "interlocutors" and Nigerian artists tend to perpetuate colonial power dynamics. The author's amusing and engaging ethnographic descriptions of an Austrian artist-turned-Yoruba-priestess, a German scholar who initiates his own son into the "Yoruba cultural movement," and a German ethno-fusion jazz-rock band called Embryo, demonstrates that "world music" is often inspired and motivated by Western projections of Africa as a "traditional," and spiritually charged land. Despite her gentle insistence that "world music" in principle, has an "impetus for social change," readers are left with a disturbing picture of white people attempting to teach Africans how to discover and perform their "African-ness."

As an entree, Klein situates bata historically, and describes how bata artists have come to "represent and promote themselves locally and globally" (p. 6). She follows this with a discussion of the role of culture in Nigeria's nation building. Specifically, she describes ways in which Nigeria's oil boom in the 1970s facilitated state sponsored cultural heritage projects in efforts to unify the country through cultural diversity. Bata artists were especially well paid during this era of prosperity, but by the mid-1990s, the state began to favour college-educated musicians and artists, marginalizing others who were not as proficient in English. Chapter 3 parallels the state's involvement in Nigeria's artistic industry with the way in which African art is dictated by international taste. Artists who do not adhere to externally determined definitions of what constitutes "African art" (usually art which symbolically depicts traditional life) are marginalized for not being "authentic" or "traditional" enough.

Chapter 4 considers the context of Nigeria's devaluation crisis during the late 1990s, and the growing pressure on local artists to support extensive families. Klein points to the way in which the Yoruba worldview has converged with global capitalism in so far as that "big man" status has become linked to financial wellbeing and displays of material wealth (p. 97). In response to economic pressures and the desire to achieve status within society, artists are motivated to strategically collaborate with the state and foreigners. She then goes on to discuss how collaborations with foreigners can often cause moments of friction among family members. For instance, family hierarchies are disrupted when junior male family members acquire wealth or travel overseas, as it prompts resentment from their seniors.

Chapter 5 addresses ways in which younger generations have fused traditional bata with new popular musical genres like fuji, a pastiche of pop music and dance styles. Bata Fuji, or "pop tradition," is a palimpsest of old and new which reflects bata's own synthesis of Islamic and Yoruba influences, a cultural mixing that eventually gave way to the creation of a pan-Yoruban identity (p. 113). In this way, Klein cleverly illustrates that tradition is in a constant state of evolution. In her discussions of Bata Fuji, she explores the concept of "worldliness" or cosmopolitanism as a form of symbolic capital—a quality that is rooted in Yoruba cosmology. It is clear that new generations of artists are eager to express their knowledge of the world as well as their place within it. She alludes to her own involvement as a dancer in the bata ensemble as improving the "worldliness" of the group. What remains intentionally ambiguous is the extent in which cosmopolitanism can be conflated with capitalism. While Yoruba tradition may have always been open to engaging with the "other," there is a real sense that the very economic and social survival of the artist relies on strategic collaborations.

A brief discussion about Klein's own involvement as a dancer in a Yoruba bata ensemble in chapter 6 raises important questions about gender that are unfortunately thinly dealt with. She acknowledges that gender and sexuality are reflected in Yoruba performance (p. 125), but it is unclear to what extent women are permitted to participate. Given the gendered nature of bata culture, an analysis of changing gender dynamics (if any) might have added an interesting dimension. In particular, I was left to wonder about female involvement in hybrid musical genres such as Bata Fuji.

Through an examination of the shifting contexts where Yoruba bata drumming is performed, Klein reveals several dichotomies within the global context of artistic production: celebration–marginalization, sustainability–oppression, and authenticity–manipulation. There exists a "gap" within these tensions wherein local artists, like Lamidi, manage local and international demand for bata while maintaining the integrity of their artistic tradition.

Klein's reflective examination of bata encompasses a broad analysis of music, history, politics, and cosmopolitanism, providing readers with a deeper understanding of the vicissitudes